

sorplus évoque fréquemment l'indicible acte sexuel, en extrait, grâce au dépouillement d'un nombre impressionnant de textes, les sens quantitatifs, les emplois anaphoriques et cataphoriques, et s'approche, méthodiquement, du sens érotique, rare, qui serait ce que la « seule imagination de l'allocutaire peut ajouter au texte » ; de Fleur Vigneron enfin, dans « Ambiguïté de François Villon : entre mer et forêt (note sur les vers 34 et 35 de la ballade dite "Contre les ennemis de la France" », qui, « suivant l'exemple du critique villonien », s'interroge sur « la forest ou domine Glocus », dieu marin pourtant, passe en revue les interprétations de ses prédécesseurs, s'appuie sur l'équivoque serf/cerf et propose sa lecture propre de la puissante association *forest-mer*.

Il est heureux que Jean Dufournet ait pu avoir en main ce dernier témoignage d'amitié et de reconnaissance, dont la qualité a dû lui réchauffer le cœur et l'esprit à l'automne de sa vie.

Jean LACROIX
Université Paul-Valéry
Montpellier III

*

*

*

*

Maria Alessandra Soleti, *Margherita Porete. Un « processo » ancora aperto : una voce mistica nell'Europa tardomedievale*, « Soggetti rivelati » 42, Padova, Il poligrafo, 2011, 325 p.

« Béguine », femme pieuse des Pays-Bas ou de Belgique qui, sans prononcer de vœux, vit dans une sorte de couvent : c'est en général ce que nous disent les dictionnaires. Marguerite fait exception à la règle, on va le voir. De fait, ce nouvel ouvrage que Maria Alessandra Soleti vient de lui consacrer après celui de 2008, *Antigoni alla specchio : la lezione d'Amore di Margherita Porete*, s'attache d'abord à replacer dans un contexte de nature taxinomique cette « béguine » qui ne fut pas à proprement parler d'un grand béguinage (p. 13). Flandrienne d'origine, elle rédige en français son très célèbre *Miroir des simples âmes*.

Les dictionnaires à consulter à son sujet sont celui de Schmidt, *Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et Mystique* (1980) et *Il Dizionario*

degli Istituti di Perfezione, légèrement antérieur (1977). Quant aux colloques, si la majeure partie d'entre eux porte sur le mouvement des béguines et du béguinage ou, plus généralement, sur la place de la femme dans sa condition de religieuse au Moyen Âge, on peut néanmoins citer, plus spécifiquement consacrés à l'auteur du *Miroir*, au moins trois d'entre eux, les colloques de Strasbourg (P.U.F, 1963), de Lecce (2002) et de Milan (2009). Est-ce à dire que la figure de la béguine en question est éclipsée par d'autres représentantes plus éminentes, proches, elles, de cette parenté et de cette identité conventuelle ? Nous ne le croyons pas, et c'est aussi l'avis de l'auteur de cet ouvrage.

Le paradoxe pour la béguine flamandaise écrivant en français tient dans l'écart qui sépare le très grand succès, en son temps déjà, du *Miroir*, son œuvre principale, comme si celle-ci tenait son prestige du fait qu'elle « échappe » à un patronage d'essence nord-européenne, sans prendre en compte l'originalité de la position doctrinale et des idées de Marguerite Porete, écart donc entre l'énorme audience rencontrée *ipso facto* par le *Miroir* et le mystère biographique des faits et gestes de la béguine, exception faite de sa fin tragique et si théâtralement mise en évidence, sur le bûcher, à Paris, en 1310. Ce « mystère » justifie en partie le premier sous-titre, un « *processo* » *ancora aperto*, puisque sa condamnation fut prononcée, en ce début de Trecento déjà en crise (le vide romain et papal de Saint-Pierre et l'exil avignonnais), au nom de l'« hérésie », dont l'« eretica » gardera la tache.

Il est certain pourtant, dit Maria Alessandra Soleti, que Marguerite Porete incarne un aspect « mouvant », presque insaisissable dans sa démarche même et qui l'a fait qualifier par exemple chez Schwester K. de « créature mendicante et aventurière », qualificatifs excessifs qui peuvent, à la rigueur, s'expliquer par son vif désir, concret, immédiat, d'évangélisation (p. 17) qui, à aucun moment, ne se démentira, ne s'affaiblira. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a voulu être, par son mode de vie et par la tournure de son esprit, vu les objectifs qui étaient les siens, totalement indépendante vis-à-vis des institutions rigoureuses et codifiées comme celles des ordres mendiants (p. 21). Sa biographie mystérieuse justifie la prudence de Maria Alessandra Soleti qui, déplorant vivement le silence des archives de l'époque, parle à son sujet de « *scarsi frammenti di vita* » (p. 52), évoque ou risque quelques hypothèses en ajoutant « *in assenza di notizie certe sulla sua vita* » en

comparaison avec les seules pièces irréfutables, celles de son procès qui la conduisit au bûcher parisien, le 1^{er} juin 1310.

Quant à son œuvre, elle aussi se différencie des œuvres de religieuses antérieures, comme celle de Matilde de Magdebourg au XIII^e siècle (1207-1297) ou celle d'Ildegarde de Bingen, entièrement rédigée en latin au XII^e siècle (1098-1179). Le nombre de références à d'autres religieuses tant en bibliographie que dans les notes de bas de page ne fait que creuser le fossé idéologico-linguistique de Marguerite Porete avec ses « consœurs ». Sans parler d'Angela da Foligno, la plus souvent citée dans l'ouvrage, franciscaine, ou de Caterina de Siena, la dominicaine, mortes la première au tout début du Trecento, quelques années à peine avant la mort sur le bûcher de Marguerite Porete, et la seconde tout à la fin de ce même Trecento.

On ne reprochera pas à l'auteur de l'ouvrage sa très grande prudence aussi lorsqu'elle évoque, au sujet de la béguine dissidente, la possibilité de voir en elle une autodidacte (p. 50), tant peut être tenace le préjugé des « illiteratae » ; au contraire, Maria Alessandra Soleti n'hésite pas, preuves à l'appui, à reconnaître jusqu'à un certain point, dans l'œuvre de la béguine, une influence de la littérature antérieure, troubadouresque et, plus généralement, une empreinte de culture courtoise d'essence chevaleresque, ou des réminiscences de stylèmes de la poésie provençale (p. 76). De fait, la figure de Marguerite Porete, telle que la voit et telle que l'évalue l'auteure de cet ouvrage, relève principalement de l'« usage » comme manifestation de l'être, comme approche possible, tangible, de l'« invisible », intitulé d'une subdivision de la partie II (p. 217 *sqq.*). Rien (ou si peu) à voir avec l'état d'esprit et l'idéologie des religieuses précitées. La/les limite(s) de cette enquête sont celles qui refusent, pour Marguerite Porete, et en dépit de la hardiesse des idées de son *Miroir*, d'user du terme de « théologienne », encore moins de celui de « visionnaire » préoccupée par l'apocalypse (p. 52), ce qui, parfois, est la tentation de Caterina da Siena, « illiterata », elle, jusqu'au soir de sa vie.

Aux antipodes de ces qualificatifs flatteurs et démesurés par rapport à son souci d'ancrage permanent dans le quotidien, Marguerite Porete paraît même, lors de ce patient travail de réhabilitation, incarner l'image d'une « *presenza negata* » (p. 49). Ce qui entraîne Maria Alessandra Soleti à démentir que la béguine ait eu une fonction sacerdotale marquée et visible contre l'Institution, et à récuser le penchant qu'elle aurait eu, si l'on en croit certains critiques, à brandir la bannière de protestation contre certaines formes de

« machisme » (avant la lettre !). À ce sujet, l'auteure est conduite à tenter un rapprochement avec deux œuvres: l'*Ars magna* de Ramon Lull, le « Docteur illuminé », lui, contemporain de Marguerite Porete – il meurt en 1315 ; et la *Vita Nova* du jeune Dante, dans les années 1290, transcendée par le concept opératoire d'« intelletto d'amore », Dante qui fournit l'épigraphe de l'introduction (p. 11) en tant que pèlerin de l'Absolu qui « va cherchant la liberté » (Purg. I,71). Pour l'« intelletto d'amore », signalons la publication de la thèse de Maria Luisa Ardizzone, *Dante, il paradigma intellettuale: un'inventio degli anni fiorentini*, Leo S. Olschki, B.A.R. n° 379, Firenze, 2011, 257 p.

Par ailleurs, Maria Alessandra Soleti mentionne (p. 54) qu'une première condamnation prononcée à Valenciennes, faisait que la béguine se retrouvait aux confins de la « marche française » avec la région brabançonne (comté de Hainaut), Valenciennes relevant du diocèse de Cambrai, lequel dépendait du « royaume alémanique ». Ce qui a poussé certains critiques à faire de la béguine, imprudemment, l'héritière directe du béguinage défini plus haut par les dictionnaires.

En fin de compte, Marguerite Porete, « mystique » résolument ancrée dans le siècle, dont l'auteur nous offre un portrait saisissant, renouvelé dans sa portée, n'a pas peu contribué à nourrir un « christianisme au féminin » ; elle a « fait partie de ces femmes [...] vouées à la recherche de Dieu sans être à proprement parler et sans se dire "religieuses" (*mulieres religiosae*) ». Par son comportement et par son œuvre écrite, elle a revendiqué l'intransigeance et la rigueur en matière de perfectionnement spirituel strict, refusant énergiquement l'infamant vocable d'« hérétique » dont elle fut injustement affublée. En raison de son héritage si fécond (« la sua preziosa e tormentat eredità »), Maria Alessandra Soleti en fait même l'éventuelle porte-parole d'autres religieuses « apparentées » du type de Marguerite de Navarre au XVI^e siècle (p. 264), voire, à notre époque, de Simone Weil (p. 274).

Jean Lacroix
Université Paul-Valéry
Montpellier III

*

*

*

*